

Tableau d'une génération en forme de déferlement

François Ricard

Volume 25, numéro 6 (150), décembre 1983

Un quart de siècle de liberté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30663ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (1983). Tableau d'une génération en forme de déferlement. *Liberté*, 25(6), 76-87.

FRANÇOIS RICARD

TABLEAU D'UNE GÉNÉRATION EN FORME DE DÉFERLEMENT

Préférer le concept de *génération* à l'analyse fondée par exemple sur la dynamique des classes pour rendre compte des changements sociaux et culturels a quelque chose qui répugne à l'esprit. Car l'idée de génération est non seulement imprécise, mais très forte en teneur biologique. C'est une idée trop élémentaire, et surtout une idée fataliste, qui ne laisse à peu près pas de place à la liberté. Une vision de la société ou de l'histoire fondée sur les seules générations, où le facteur d'explication ultime serait l'âge, non pas des sujets (car le sujet ne pourrait qu'être évacué), mais des «cohortes» successives, serait une vision singulièrement mécaniste et réductrice. Un darwinisme aussi primaire ne serait pas seulement athée: il serait «a-humaniste». Il y aurait quelque chose d'intolérable, aux yeux de quiconque s'éprouve lui-même comme sujet, à se voir défini uniquement ou principalement par sa date de naissance, et encore, le possessif ici serait de trop, car cette date, car cette naissance ne lui appartiendraient pas, elles n'auraient de signification que statistique.

Pourtant, il est une fraction du Québec actuel, et une fraction extrêmement importante, peut-être même la plus importante, à propos de laquelle ce concept de *génération* non seulement vaut, mais s'impose dès qu'on veut la comprendre un tant soit peu. Cette fraction, c'est le groupe d'âge auquel j'appartiens, celui qui est né peu après la Deuxième

Guerre mondiale, qui a eu quinze ans au début de la Révolution tranquille, qui est aujourd'hui au milieu de la trentaine, et qui correspond donc à la première vague de ce qu'on a appelé le «*baby boom*».

*

Ce qui permet d'aborder ce groupe en tant que génération, c'est que ce groupe, justement, s'est vu et continue de se voir comme tel, qu'il possède, et à un degré qui dépasse de loin les vagues complicités habituelles entre gens du même âge, une véritable «conscience de génération», laquelle est probablement, du reste, son trait le plus marquant.

Cette conscience, qu'il ne faut pas confondre avec la «conscience de classe» chère aux militants, ni non plus avec le sentiment commun que pouvaient éprouver les artistes de la génération dite «perdue» ou de la «*beat generation*», car tout cela relevait de l'articulation théorique, cette conscience, dis-je, est plutôt quelque chose d'instinctif, d'informulé, et pour cela de très fort, analogue à ce qu'on peut sentir quand on est au milieu d'une foule, et qui repose sur un fait tout simple: le nombre, l'appartenance à une masse énorme, démesurée, et qui tire de cela même sa puissance et sa définition. A la différence de la conscience personnelle, cette conscience de génération n'isole pas l'individu du groupe: elle l'y ramène, au contraire, elle l'y fonde et l'y enferme, et ce qu'elle isole, c'est la génération elle-même, la séparant des autres et lui inspirant un fort sentiment de sa particularité collective.

Particularité qui n'est autre, à la base, que statistique, cette génération représentant effectivement, dans l'évolution récente, une sorte d'anomalie, ou du moins un écart marqué, par sa concentration, sa démesure, et donc par l'espèce de bouleversement que son apparition subite a provoqué dans l'équilibre démographique de la société. La conscience de groupe, cette tendance à se définir d'abord par le groupe, à se voir comme faisant partie d'une vague, d'un courant, d'une génération, cette conscience qui

marquera si fortement les enfants du «baby boom», c'est donc avant tout leur nombre même qui la leur a insufflée, c'est-à-dire leur appartenance à ce qui a été vécu par la société comme un gigantesque déferlement.

Exercice pratique 1

Se rendre rue Saint-Denis, un vendredi soir. S'asseoir à une terrasse, *n'importe quelle* terrasse. Regarder autour de soi. Ecouter. Constaté à quel point tous ces garçons et toutes ces filles ont le même âge, la même allure, les mêmes conversations. Se rappeler pourtant que ceci est un lieu public. Conclure comme ceci : en public, ces gens sont *entre eux*.

Exercice pratique 2

Répéter l'exercice 1 à l'entrée d'un cinéma, par exemple le Dauphin, ou l'Outremont. Conclure comme ceci : ces gens, quand ils font la queue, sont dans leur élément.

Exercice pratique 3

Calculer l'âge médian de la fonction publique provinciale, du corps enseignant, des divorcés récents, des clients de Renaud-Bray, des victimes de l'herpès, des chercheurs en sciences humaines, des psychanalysés, des membres du P.Q.. Conclure comme ceci : ces gens aiment agir de concert, ce ne sont pas des originaux.

Si gigantesque, ce déferlement, que l'assimilation en a été quasi impossible, et que la conscience de cette génération, en plus d'être une conscience essentiellement quantitative, sera aussi une conscience plus ou moins autistique, le sentiment de former un groupe à part, sinon étranger à la société globale, du moins profondément différent, possédant sa propre cohésion et étant à soi-même son unique référence. Ainsi s'établiront entre cette génération et les autres fractions de la société des rapports assez étranges, comme si la société, incapable de l'absorber, n'avait eu d'autre possibilité que de laisser cette génération occuper tout l'espace dont elle avait besoin, en

renonçant pratiquement à lui imposer ses modèles, son autorité, ses valeurs. Mais l'espace dont avait besoin cette génération était si grand, et d'autant plus grand qu'on le lui accordait sans coup férir, que très bientôt il deviendra l'espace central, où c'est la société qui sera elle-même finalement absorbée. C'est comme si, dans une maison, les enfants étaient si nombreux et si bruyants qu'au lieu de les garder dans leur parc, on leur abandonnait toute la maison et que les parents n'avaient d'autre choix que de se mettre eux-mêmes dans le parc, ou alors, ce qui est plus vraisemblable, d'adopter eux aussi les jeux et la vision du monde de leurs enfants.

C'est un peu ce qui s'est passé avec cette génération, dont le poids était si imposant que non seulement elle a obligé la société à des réaménagements institutionnels majeurs (appelés la Révolution tranquille), mais l'a entraînée aussi dans un véritable cataclysme culturel, c'est-à-dire dans la révision systématique de toutes ses valeurs séculaires, qui ont sauté comme château de cartes devant le déferlement de la nouvelle génération et laissé à celle-ci tout le champ libre pour s'imposer.

Je dis bien: pour s'imposer, et non: pour imposer ses propres valeurs. Car ce mot de «valeur», à moins de le dévaluer singulièrement, ne convient plus guère pour désigner ce à quoi cette nouvelle génération attachera de l'importance. Il vaudrait mieux parler d'«intérêts», dans la mesure où n'importera à ses yeux que la satisfaction de ses propres besoins, de ses propres exigences, sublimées ou non, ou bien de «modes», car ces besoins et ces exigences, comme tout ce qui ne se rapporte qu'à l'immédiat, et l'immédiat variant avec l'âge, seront toujours passagers, changeants, remplaçables, «disposable». Dans le champ des «valeurs» proprement dites, cette génération aura pour singulier mérite de faire maison nette, de raser l'héritage jusqu'à la racine pour y planter ses propres fleurs — des narcisses — fanées aussitôt qu'écloses.

Exercice pratique 4

Lire *Désobéir* de Claude Charron. A défaut, les exhortations de Paul Chamberland. En cas d'extrême pénurie, la prose de Michel Beaulieu. D'après tous ces gens, la vie est belle si l'on sait être soi-même.

Exercice pratique 5

Pour savoir ce que l'Etat a fait depuis vingt ans, noter ce dont la jeune génération a eu besoin à mesure qu'elle avançait en âge: 1) éducation secondaire; 2) éducation supérieure; 3) sécurité d'emploi; 4) éducation des adultes; 5) protection du consommateur; 6) assurance-automobile; 7) accès à la propriété; 8) soins et logement aux personnes âgées (c'est-à-dire aux parents qui vieillissaient et qui, les pauvres, devenaient inutiles et encombrants). Pour savoir ce que l'Etat fera dans l'avenir, poursuivre l'exercice: 9) élimination de la retraite obligatoire; 10) éducation des personnes âgées; 11) lutte contre le cancer et les maladies du cœur; 12) nationalisation des cimetières et remboursement des frais d'inhumation.

Ce renversement, cette invasion morale et culturelle devient sensible surtout au cours des années soixante. Inutile de rappeler les détails, un mot suffit: *la jeunesse*. Mais ce qu'il faut noter, c'est que ces années marquent beaucoup plus que la montée des jeunes et que leur émancipation: il s'agit, dans l'ordre de la culture, d'une véritable prise de pouvoir, qui ne se traduit pas seulement par le rock, les jeans et le mouvement hippie, mais, plus profondément, par le triomphe, dans l'ensemble de la société, des modèles, des préoccupations, des désirs, des comportements, bref, de tout ce qui est propre à cet âge où en est alors la génération d'après-guerre: *l'adolescence*. Revendication de liberté, refus de l'autorité parentale, idéalisme, besoin effréné de sensations fortes, ces traits ont peut-être caractérisé de tout temps les jeunes gens. Ce qu'il y a de nouveau dans les années soixante, c'est qu'ils deviennent les traits de toute une société, une société littéralement en proie à la crise

d'adolescence, une société tout entière livrée aux adolescents. L'agitation terroriste et l'Expo 67, à cet égard, sont des signes privilégiés.

Exercice pratique 6

Se glisser à l'improviste dans un cégep ou une université. A leur vêtement seulement, tenter de distinguer les professeurs des étudiants.

Exercice pratique 6a

Répéter l'Exercice 6, en se servant cette fois comme indice des conversations.

Ruer dans les brancards. Contester les formes établies. Se soucier peu des conséquences de ses actes. Foncer. Désobéir. Aussi, se prendre pour le nombril du monde, l'être effectivement, et se le gratter, le nombril. Chercher les miroirs. En trouver partout. Aussi, avoir de l'ardeur, de l'enthousiasme, mais pas de responsabilités. Nourrir des projets, à réaliser plus tard. Être obsédé par le cul. Et surtout, recevoir, apprendre, écouter, regarder: l'éthique de l'éponge. Mais produire peu. Consommer fiévreusement, livres, disques, voyages, télé. S'envoyer en l'air, sans relâche. Bouffer comme un défoncé. Et tout cela, avec les autres, en bande joyeuse et bruyante.

Exercice pratique 7

Reporter sur un schéma la trajectoire érotico-sentimentale de votre meilleur(e) ami(e) de trente-cinq ans au cours des dix dernières années; ou bien la vôtre. Pour obtenir la *vitesse* de ladite trajectoire, compter le nombre d'enfants qu'a eus cet(te) ami(e), diviser par le nombre d'enfants qu'avaient eus ses parents, et multiplier par le nombre de ses partenaires sexuels présents, passés et futurs.

A propos des années soixante, il faut cependant ajouter ceci. Les changements qui ont eu lieu à cette époque, ce ne sont pas d'abord les jeunes qui les ont accomplis. Leur rôle, certes crucial, s'est limité en fait à ceci, qui sera d'ailleurs, même dans l'avenir, leur principale sinon leur unique contribution à l'histoire:

déferler, être là, peser de leur masse, par le seul nombre infléchir l'évolution sociale, institutionnelle et culturelle à leur profit. Ce n'est pas nous qui avons lutté contre le duplessisme et le cléricalisme; ce n'est pas nous qui avons repensé le système d'éducation et modernisé l'Etat; ce n'est pas nous qui avons inventé la pilule; ce n'est pas nous qui avons conçu l'idée de l'indépendance; et ce n'est pas nous non plus qui avons été les écrivains, les chansonniers et les artistes de ces années. Tout cela a été réalisé par nos aînés immédiats. Nous nous sommes contentés de les appuyer de notre nombre, de créer par notre présence envahissante un climat d'instabilité qui permettait le renouveau. Et d'en profiter, aussi, car nous formions la clientèle parfaite: innombrable, habituée à réagir en masse, peu influencée par la tradition, assoiffée de nouveauté, prête à toutes les aventures. Nous avons quinze ans.

*

L'adolescence, c'est une bien belle chose. Pourvu qu'on en sorte. Mais pour en sortir, il faut des obstacles, des désillusions, des réalités contraires au désir, des épreuves à la suite desquelles on se fait une raison, bref, il faut des occasions d'ironie. Comment l'adolescent renoncerait-il de lui-même à ce qui fait tout le prix de son état: l'infinie liberté, la «potentialité» sans limite, le bonheur de consommer?

Or une limite, or la nécessité de «plier», or une extériorité à laquelle adapter leur délirante intériorité, c'est ce que la société, toute convertie à ses jeunes, toute au devant de leurs moindres besoins, toute maternelle, n'a pas pu leur donner. Car elle en était venue à leur appartenir, ou du moins à faire d'eux ses princes et seigneurs, et à ne plus se donner de contentement que dans le leur, de valeurs que dans leurs désirs, d'image d'elle-même que dans celle, narcissique, qu'ils avaient projetée sur elle.

Et donc l'adolescence est devenue perpétuelle. Promus aux postes de commande, qu'on nous offrait sur un plateau d'argent, ayant colonisé nos parents et

nos aînés incapables de faire contrepoids à notre déferlement et d'avance gagnés à nos façons de voir, et rien ne se trouvant devant nous qui ne fût modelé par nous ou destiné à nos désirs, nous sommes entrés dans l'âge adulte à reculons, sans vraiment y entrer. En fait, nous n'avons que traîné dans l'âge adulte les adolescents que nous avons été et que nous étions condamnés à demeurer à perpétuité. Nous aurions quinze ans à jamais.

Consommateurs, nous le sommes restés, et même plus qu'auparavant à mesure qu'augmentaient nos moyens. Grégaires aussi, et avec joie, avec fierté. Sans foi ni loi, de même. Nous sommes devenus des époux, mais pour aussi longtemps que tiendrait notre désir. Nous sommes devenus des parents, mais sans enfants et sans responsabilités. L'université, créée pour nous, pour nous s'est modifiée, comme le style et le prix de nos jeans. L'Etat, voué dès le départ à la satisfaction de nos besoins, est demeuré notre affaire. Et quant aux beaux projets de naguère, indépendance, société égalitaire, nous les avons gardés comme nous les avons trouvés, à l'état de projets.

La société est devenue à notre image. Pleine de notre image. Si bien que nous avons continué à n'avoir devant nous que cela: notre image. Notre corps à garder jeune, notre esprit à garder libre, nos «potentialités» à garder inentamées: notre adolescence à préserver. Rien qui nous entrave, rien qui nous requière. Nous sommes devenus à nos propres yeux ce que nous avons toujours été aux yeux de tous sans bien le savoir: des dieux de quinze ans.

*

Dans la culture, nous avons permis certaines choses. D'abord, le développement, l'envahissement des télécommunications, car il nous est essentiel de vivre dans un monde sans repli, sans ermites, où circule tel un éther le grand murmure commun, anonyme, qui est la rumeur de notre conscience plurielle, et qui rappelle à tous et à toutes leur essentielle appartenance. *Are you lonesome tonight?* Si oui, décroche le

téléphone, allume la télé, et tu rentreras dans la masse maternelle *where you belong*. Les télécommunications sont à notre âge ce que Sainte-Anne-de-Beaupré était à nos grands-parents: une transcendance. Et cette transcendance est bien nôtre: c'est notre propre voix qu'elle nous retourne.

Autre donnée de notre culture: la musique populaire, sur laquelle Jean Larose a tout dit déjà¹, notamment la fonction d'identification qu'elle remplit pour notre génération, et qui est une identification avant tout quantitative: le volume. A quoi j'ajouterais que cette identification se fait également par la *transe*, par le retour collectif à l'indétermination. Dans la musique rock, c'est de cela avant tout que nous jouissons: notre énormité statistique. Quant au disco, invention d'adolescents à cheveux gris et au portefeuille bien garni, il n'est qu'un rock insincère, une transe simulée, d'autant plus pathétique.

Il y a encore autre chose qui nous définit assez bien culturellement: c'est ce que j'appellerais l'audace sans risque. Tout modèle, toute référence ayant été dévastés, seule subsiste une sorte de fausse transgression, une transgression sans objet, sans obstacle, autant dire vide et assez vaine. Nous sommes comme des élèves laissés sans maître: ils chahutent, ils inventent des coups pendables; ce n'est pas pour enfreindre le règlement, car de règlement, il n'y en a plus; c'est le chahut qui est maintenant le règlement. Ce rimbaldisme de pacotille, si répandu dans les arts et les lettres (où il a nom, par exemple, «nouvelle écriture» — mais nouvelle par rapport à quoi, et nouvelle jusqu'à quand?), n'est possible que parce que la culture est devenue un vaste terrain de jeu, où nous nous livrons entre nous à des cabrioles qui ont pour seul résultat d'épater le troupeau et de le faire jouir de l'absence du maître, c'est-à-dire de sa désespérante impunité. Nous trompons l'ennui.

*

1 Dans *Liberté* 147, juin 1983.

Il n'est pas tout à fait juste, pourtant, de parler d'impunité. Car si la notion de «valeur» est défunte, il reste malgré tout un point de référence, un étalon d'où les choses tirent leur sens, et c'est un étalon tout à fait caractéristique de cette génération: le *courant*, la mode, la tendance, c'est-à-dire, là encore, le déferlement. Là réside probablement ce qui nous distingue le mieux de nos aînés. Eux avaient une morale de l'individu, de la *singularité*. Nous avons une morale de la participation, de la *pluralité*. Leur modèle était le héros, le saint, ou le damné, c'est-à-dire une norme supérieure, toute recherche de la singularité appelant en effet une forme quelconque de rehaussement. Notre modèle est l'association, la commune, la fête, le «*party*», Woodstock, les plages de la Nouvelle-Angleterre, bref, le Quidam indistinctement multiplié, le semblable mêlé au semblable et tirant de là toute sa force. Il faut, pour avoir du sens, qu'une chose se rapporte à une entreprise ou à un besoin collectif, qu'elle émane d'un groupe, si petit soit-il, qu'elle se range parmi d'autres semblables à elle et acquière ainsi la seule signification qui puisse la justifier: être comme les autres. Maoïste un jour, granola le lendemain, œnologue le jour d'après, puis bouddhiste, narcomane, fan du professeur Bernard, amateur d'antiquités et de plantes vertes, «performant»: le bric-à-brac se renouvelle régulièrement, mais toujours avec une monotone unanimité.

Exercice pratique 8

Comparer. Début des années soixante, Labatt vise l'individu: «Lui, y connaît ça». Années soixante-dix, la nouvelle génération commence à boire, Labatt a compris: «On est six millions, faut se parler». Les ventes grimpent de 40 %.

Exercice pratique 8a

Regarder toutes les annonces de bière. Jamais de buveur solitaire. Des groupes, toujours. Garçons et filles. Tous du même âge. Pas de vieux ni d'enfants parmi eux. Ils boivent *ensemble*. Et ils aiment ça d'même.

Exercice pratique 9

Faire du jogging à la Montagne. Songer 1) que c'est un sport solitaire; 2) qu'il faut faire attention à ne pas se faire écraser les pieds par les autres solitaires.

Variante: observer le départ du Marathon de Montréal. La course est un courant. Extrapoler.

En littérature, et dans l'art en général, l'un de ces courants s'appelle la *modernité*. Cette «valeur», l'une des seules qui reste, a aujourd'hui un contenu essentiellement indéterminé, et pour cause: son rôle n'est pas de s'opposer à l'*ancien* (déclassé, disparu), mais d'étiqueter et de justifier magiquement tout ce qui se donne pour «expérimental» ou pour «subversif». Or comme tout est permis et qu'il ne reste pour ainsi dire aucun interdit à lever, la moindre élucubration se voit pompeusement attribuer le mérite de la modernité, qui est bien, en cela, le signe exact de cet immense no man's land intellectuel où nous errons, nous qui recommençons le monde à chaque instant, pour la simple raison que nous ne sommes pas au monde, que le monde ne peut se trouver que *devant* nous, à jamais, lointain, toujours futur, nous qui n'avons plus de passé, qui sommes innocents de tout, et qui attendons, qui attendons indéfiniment qu'advienne la réalité. Tout ce qui, à l'adolescent acnéique, parle de lui-même, de sa liberté, de son irrémédiable achèvement, des désirs inassouvis qui le tourmentent, de l'absence de son père, bref, de son acné, tout cela en effet est la quintessence de la «modernité».

*

Dans l'idéologie, notre génération a produit un mouvement majeur: le féminisme. Ou plus précisément, elle a produit un certain *discours* féministe, car pour les objectifs de fond, là encore, ils viennent surtout de la génération précédente. En fait, notre génération a surtout *coloré* le féminisme; d'une idéologie de lutte socio-politique, nous en avons fait quelque chose qui nous ressemble intimement, et qui est peut-être ce qui nous exprime le mieux: une sorte

de narcissisme primaire, péremptoire, axé sur ce qui est bien la grande préoccupation de l'adolescent, son propre corps, et sur la glorification de la pure appartenance sexuelle, le tout assaisonné d'anti-intellectualisme et de toutes les formes imaginables de l'auto-adulation et de l'onanisme béat. Tel qu'il s'exprime généralement, ce féminisme est bien le discours par excellence de notre génération: libertaire, intolérante, théoricienne, collectiviste, férue de son innocence foncière, sérieuse à mort, persuadée de son bon droit, complaisante, et surtout, surtout, friande infiniment de sa propre image.

Exercice pratique 10

Demander à un(e) féministe convaincu(e), et cultivé(e) — il faut qu'elle / il ait lu Greer, A. Leclerc et L. Bersianik *au moins* — quels sont les grands moments de la vie. Cocher à mesure qu'elle / il répond: les premières règles, l'accouchement à la maison, la défécation, l'attouchement clitoridien ou vaginal (ça dépend), l'«écriture féminine», le jour où sa mère quitta son grognon de mari, le film *Le Camion* de Marguerite Duras, et les manifs en tous genres avec plein de copines(ains).

Nous sommes des dieux.

Triste divinité, qui n'a rien à faire que s'adorer soi-même, se mettre à l'écoute de soi-même, car elle a brûlé tout ce qui la menaçait et qui aurait pu lui faire équilibre, tout ce qui était *autre* qu'elle-même: forme, règles, défi, valeurs, langage même. Triste divinité, qui ne se repaît plus que d'elle-même, du spectacle et de l'expression d'elle-même, qui fouille son propre corps, qui s'essouffle à inventer sans cesse le pareil et le même et ne trouve toujours, en effet, que le pareil et le même, c'est-à-dire elle-même. Triste divinité, enfermée dans sa propre immensité, miroir sans fin.

Dernier exercice pratique

Parler de tout ça avec les amis. Tous ensemble, se consoler en se disant que l'auteur manque sûrement d'affection.

Est-il possible de sortir de ce miroir? De quitter, de trahir la cohorte? Et d'aller ailleurs. Où?